

14- A13167

273

ou

à qui

Dr LACAN.- J'ai lu hier soir, quelque part où peut-être aussi quelques-uns d'entre vous auront pu le rencontrer, de singuliers titres. " Connaître FREUD avant de le traduire. ( rires frôlés ) Enorme !... Comme disait un monsieur auquel je ne prétends pas ressembler, - puisque je ne me promène pas comme lui avec une canne, quoique avec un chapeau - : " Enorme ! "...

quelqu'un

Quoi qu'il en soit, il est clair qu'il me semble que d'essayer de le traduire est une voie qui s'impose certainement comme préalable à toute prétention de le connaître.

gn ~~un~~ ~~certains~~ psychanalystes disent connaître la psychanalyse .  
 Passe encore ! Mais connaître FREUD avant de le traduire suggère, inévitablement, cette bêtise de le connaître avant de l'avoir lu. Ceci, bien sûr, supposant tout l'élargissement nécessaire à la notion de traduction. Car, assurément, ce qui frappe ... ~~je~~ je ne sais pas si jamais nous pourrons avancer quelque chose qui ressemble à cette prétention de connaître FREUD ... mesurez-vous bien ce que veut dire, dans la perspective de la pensée, une fois parvenue au bout de son développement, ~~le~~ FREUD nous offre, ce que signifie de nous avoir proposé le modèle de la satisfaction subjective dans la conjonction sexuelle ? Est-ce que l'expérience, l'expérience de ~~le~~ FREUD lui-même partait, n'était pas très précisément que c'était le lieu de l'insatisfaction subjective ? Et la situation a-t-elle pour nous améliorée ?

C'est que

quel

meuble (111)

Franchement, dans le contexte social que dénote la fonction de l'emploi de l'individu - emploi, qu'on le règle à la mesure de sa subsistance purement et simplement, ou à

(1)

1/3

272

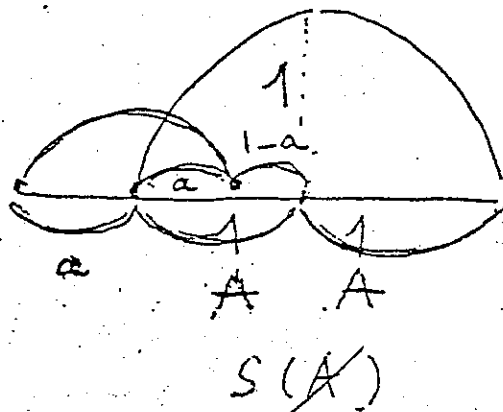
$$2 + a = \frac{1}{a} - 1 = \frac{1}{a^2} = \frac{1}{1-a}$$

$$1 + a = \frac{1}{a}$$

$$a + a^2 = 1$$

$$a^2 + a^3 = a$$

$$a^3 + a^4 = a^2 = 1 - a$$



(2)

$$\frac{a}{1} a = \frac{1}{1+a}$$

(3)

$$\frac{1+A}{2+a} = a = \frac{1}{1+a}$$

(4)

A	S
<del>A</del>	<del>S</del>
A	

celle de la productivité - que le cargo dans ce contexte est-elle laissée à ce qui serait le temps propre d'une culture de l'amour, et tout ne témoigne-t-il pas pour nous que c'est bien, là, la réalité la plus exclue de notre communauté subjective ?

Ca. Sans doute est-ce là non pas ce qui a décidé FREUD à l'articuler, cette fonction de satisfaction, comme une vérité, mais qui sans doute lui paraissait à l'abri de ce risque qu'il évitait à JUNG, de voir une théorie un peu profonde du psychisme retrouver les originaux de ce qu'il appelait lui-même " le fleuve de boue de l'occultisme ".

C'est bien parce qu'avec la sexualité, qui précisément avait au cours des siècles présidé ce qui nous paraît si folle, si déliré, de la gnose de l'espérance du sage et de la σοφία ( dans la voie de quel chemin ! ), c'est bien parce qu'en notre siècle et sous le règne du sujet il n'y avait aucun risque que la sexualité pût se prévaloir d'être un modèle quelconque pour la connaissance, que, sans doute, il a commencé cette chanson de monneur de jeu, si bien illustrée par ce conte de GRIMM, qu'il aimait, du Joueur de Flûte, entraînant derrière lui cette audience dont on peut bien dire que, quant aux voies d'une sagesse quelconque, elle représentait la lie de la Terre.

Il ca  
pas

Car, assurément, dans ce que j'ai appelé tout à l'heure la ligne qu'il nous trace, et d'où il faut bien partir de ce qui est b-e, à savoir ce formula de la répétition, il faut bien mesurer ce qui sépare le καὶ πῶς du penseur antique, quand il nous dit que rien jamais ne repasse dans la propre trace, qu'on ne se baigne ~~jamais~~ dans le même fleuve, et ce que cela signifie de déchirement profond d'une pensée qui ne peut saisir le temps qu'à ce quelque chose qui

ne va vers l'indéterminable qu'au prix d'une rupture constante avec l'absence.

Introduire, là, la fonction de la répétition, qu'est-ce y ajouter ?

Eh bien, assurément, rien de beaucoup plus satisfaisant s'il ne s'agit que de renouveler toujours incessamment, un certain nombre de tours.

Le principe du plaisir ne guide assurément vers rien et, moins que tout, vers la ressaisie d'un objet quelconque.

de La notion pure et simple de décharge, en tant qu'elle prendrait son modèle sur le circuit établi du sensorium, a quelque chose d'ailleurs d'assez vaguement défini comme étant le cotour, le circuit " stimulus response", comme on dit. De quoi peut-il rendre compte ? Qui ne voit qu'à s'en tenir là le sensorium ne peut être que le guide de ce que fait, en effet au niveau le plus simple, la patte de la grenouille irritée ?... Elle se retire. Elle ne va à rien saisir dans le monde, mais à fuir ce qui la blesse.

Ce qui assure la constante définie dans l'appareil nerveux par le principe du plaisir, qu'est-ce ? L'égalité de stimulation, l'isostime, dirai-je, -pour imiter l'isobare ou l'isotherme dont je parlais l'autre jour, -ou l'isorespe, l'isorespe ? Il est difficile de forcer quoi que ce soit sur l'isostime. Car l'isostime n'est plus une " stime " du tout. L'isorespe, le tuteur de l'égalité de résistance, voilà qui, dans le monde, peut aussi ir cette isobare que le principe du plaisir conduira l'organisme à filer.

Rien, dans tout cela, en aucun cas, qui pousse à la recherche, à la saisie, à la constitution d'un objet.

Le problème de l'objet comme tel est laissé intact par toute cette conception organique d'un appareil homéostatique. Il est très étonnant qu'on n'en ait pas jusqu'ici marqué la faille.

PIRELLA, ici, assurément, a le mérite de marquer que la recherche de l'objet est quelque chose qui n'est concevable qu'à introduire la dimension de la satisfaction.

Ici, nous rebatons sur l'étrangeté de ceci : qu'il y a tellement de modèles organiques de la satisfaction, à commencer par la réaction digestive et aussi bien par quelques-uns des autres besoins qu'ils évoquent mais dans un registre différent, car il est remarquable que c'est précisément en tant que ces schémas où la satisfaction se définit comme non transformée par l'instance subjective - la satisfaction vorace est quelque chose qui peut endormir le sujet, à la limite, mais assurément il est concevable que ce sommeil soit le signe subjectif de la satisfaction -... combien infiniment plus problématique est-il de pointer que l'ordre véritable de la satisfaction subjective est à chercher dans l'acte sexuel, qui est précisément le point, où elle s'avère, le plus déchirant. Et ceci, au point que tous les autres ordres de satisfaction, ceux que nous venons d'évoquer comme présents en effet dans l'évocation freudienne, ne viennent prendre leur sens que via dans une certaine dépendance dont je diffie quiconque de la définir, de la rendre concevable autrement qu'à la formuler en termes de structure, dans une dépendance déjà, disons grossièrement symbolique par rapport à la satisfaction sexuelle.

*déchiré*

Voici les termes dans lesquels je vous propose le problème que je reprends aujourd'hui et qui consiste à tenter de vous donner l'articulation significative de ce qu'il en est de la répétition impliquée dans l'acte sexuel s'il est vraiment ce que j'ai dit, ce que la langue promet pour nous et qu'assurément notre expérience n'influe pas. À savoir : un acte.

Après avoir insisté sur ce que l'acte comporte en lui-même de conditionné d'abord par la répétition qui lui est interne, concernant l'acte sexuel j'irai plus loin, du moins pensé-je qu'il faille aller plus loin pour en saisir la portée.

La répétition qu'il implique, comporte, si nous suivons au moins l'indication de FREUD, un élément de mesure et d'harmonie qui est assurément ce qu'évoque la fonction directrice que nous de nous FREUD, mais qui, assurément, est ce qui, par nous, est à préciser.

*analytique*

Car s'il y a quelque chose de produit, *que* *ne promet* - n'importe laquelle des formulations *analytiques* - c'est qu'en aucun cas cette harmonie ne saurait être conçue comme étant de l'ordre du complémentaire, à savoir : de la conjonction du mâle et du féminin, aussi simple que cela figure le peuple, sous le code de la conjonction de la clef et de la serrure, ou de quel que ce soit qui se présente dans les codes habituels des symboles graphiques.

*et il semble,*

Tout nous indique, *et*, je n'ai besoin que de faire état de la fonction fondamentale de ce tiers élément qui tourne autour du phallus et de la castration, tout nous indique que le code de la mesure et de la proportion impliquée dans l'acte sexuel est d'une tout autre structure, pour être le code plus complexe. C'est en que, la dernière fois, en vous quittant, j'avais commencé de formuler, en

analytique, à savoir cette exigence du phallus, qui paraît si interne, dans notre expérience, à la relation sexuelle en tant qu'elle est vécue subjectivement.

d'ou  
devenons

L'équivalence enfant-phallus, n'est-ce pas quelque chose dont nous pouvons peut-être tenter de désigner la pertinence, dans quelque synchronie que nous devions y découvrir et qui, bien sûr, ne veut pas dire simultanéité ?

Bien plus, cet élément tiers n'a-t-il pas quelque rapport avec ce que nous avons désigné comme la division de l'Autre lui-même "S (X)" ?

externe

C'est pour vous conduire dans cette voie qu'aujourd'hui j'apporte la relation qui est d'un ordre bien autrement structuré que la simple approche harmonique que désignait la fin de mon dernier discours. A savoir ce qui constitue la vraie moyenne et extrême raison, qui n'est pas simplement le rapport d'un segment à un autre en tant qu'il peut être deux fois défini, d'une façon interne à leur conjonction, ou interne, mais le rapport qui pose à son départ l'égalité ou rapport du plus petit au plus grand, égalité, dis-je, de ce rapport, au rapport du plus grand à la somme des deux. Soit autrement à l'indétermination, à la parfaite liberté de ce rapport harmonique, qui n'est pas rien quant à l'établissement d'une structure (car je vous rappelle que ce rapport harmonique, nous avons déjà eu l'honneur de le définir comme fondamental à toute structure dite projective). Mais laissons-le, maintenant, pour nous attacher à ceci, qui fait du rapport de moyenne et extrême raison non pas un rapport quelconque, aussi dirais-je, le répète, que celui qui puisse être éventuellement de

ci

évoquant, puisqu'il s'agit d'harmonie, le rapport dit anharmonique.

*Segment*

Ce qui fait que, sur une simple ligne tracée, un schéma peut être divisé de deux façons :

- par un point qui lui est interne, un point " c " , entre " a " et " b " , donnant un rapport quelconque, par exemple 1/2, (ou un autre point " d " ), extérieur, peut réaliser ;
- dans les segments déterminés entre lui, ce point " d " , par exemple, avec les points " a " et " b " - segment initial - : la même proportion 1/2.

Déjà, ceci nous avait paru plus propre à assurer ce dont il s'agit, d'après toute notre expérience, à savoir le rapport d'un terme avec un autre terme, qui se présente pour nous comme lieu de l'unité. De l'unité : j'entends du couple. Que c'est par rapport à l'idée du couple, là où il se trouve - je veux dire effectivement dans le registre subjectif - que le sujet a à se situer, dans une proportion qu'il peut trouver à établir en introduisant une médiation externe à l'affrontement qu'il constitue, comme sujet, à l'idée du couple.

Ceci n'est qu'une première approximation, et, en sorte, le simple schéma qui nous permet de désigner ce qu'il s'agit d'assurer, à savoir la fonction de cet élément tiers que nous voyons paraître à tout bout de ce qu'on peut appeler le champ subjectif, dans la relation sexuelle, qu'il s'agisse - nous l'avons fait remarquer la dernière fois - de ce qui, subjectivement, assurément y apparaît de la façon la plus distante, à savoir son produit organique, toujours possible, qu'il soit considéré non comme désirable, que ce soit cet élément au premier fait si différent, si opposé et pourtant tout de suite conjoint à lui par l'expérience

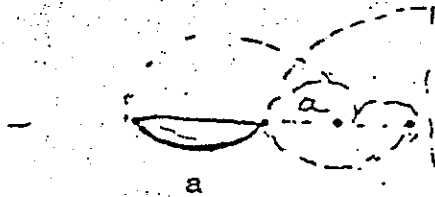


la manifestation des constances projectives, mais un rapport parfaitement déterminé et unique, je dis numériquement parlant.

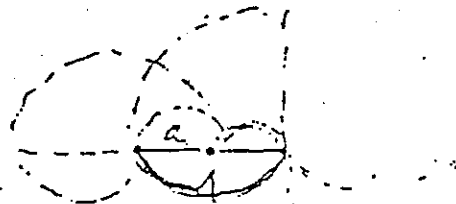
J'ai posé, au tableau, une figure, qui vous permet de donner à ce que j'énonce ainsi son support.

Voici, sur la droite, les segments dont il s'agit (référence à la fig. 1):

Le premier, que j'ai appelé petit a :



qui va être pour nous le seul élément dont nous pourrons nous contenter pour édifier tout ce qu'il va en être de ce rapport de mesure ou de proportion, à cette seule condition de donner à son correspondant ce que vous voyez ici de ce point à ce point ( je ne veux pas donner des noms de lettres à ces points, pour ne pas risquer de confusion, pour ne pas vous faire tourner les oreilles dans leur énoncé ), que je désigne d'ici à ici :



là, nous avons  
d'ici à ici

la valeur 1.

... A la condition de donner cette valeur 1 à ce segment, nous pouvons nous contenter, dans ce qu'il s'agit - à savoir le rapport dit de moyenne et extrême raison - de lui donner purement et simplement la valeur  $\frac{a}{1+a}$ .

Ce qui veut dire, en l'occurrence, que nous avons passé que le rapport  $\frac{a}{1+a}$ , en outre, est égal, est le même que le rapport de  $\frac{1}{1+a}$  (Fig. 2).

Tel est ce rapport parfaitement fini, qui a des propriétés mathématiques extrêmement importantes, que je n'ai ni le loisir ni l'intention de vous développer aujourd'hui. Sachez simplement que son apparition dans la géométrie grecque coïncide avec le pas décisif à mettre de l'ordre dans ce qu'il en est du commensurable et de l'incommensurable.

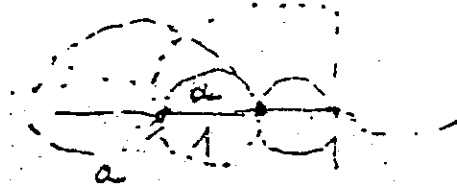
En effet, ce rapport est incommensurable. C'est, dans la recherche du mode sous lequel peut être définie la façon dont se recouvrent la succession des points donnés par la série échelonnée de deux unités de mesure, incommensurables l'une à l'autre, - à savoir ce qui est le plus difficile à imaginer : la façon dont elles s'enchevêtrent, si elles sont incommensurables. Le propre du commensurable est qu'il y a toujours un point où elles retomberont ensemble, les deux mesures, du même pied.

Deux valeurs commensurables finiront toujours par un certain multiple, différent pour l'une et pour l'autre, à constituer la même grandeur. Deux valeurs incommensurables, jamais !

Mais comment interviennent-elles ?

C'est dans la ligne de cette recherche qu'a été défini ce procédé qui consiste à rajouter la plus petite dans

le champ de la plus grande et à se demander ce qu'il advient, du point de vue de la mesure, du reste. ( Pour le reste, qui est là, il est manifestement un point petit  $a$ . ) Nous procéderons de la même façon : nous la rabattons à l'intérieur de la plus grande :



... et ainsi de suite à l'infini, je veux dire sans qu'on puisse arriver jamais à ce que se termine ce processus. C'est en ceci que consiste précisément l'incommensurable d'une relation pourtant si simple.

De tous les incommensurables, celui-ci est celui qui, si je puis dire, dans les intervalles que définit le rationnel du commensurable, laisse toujours le plus grand écart. C'est une simple indication que je ne peux, ici, plus commenter.

Quoi qu'il en soit, vous voyez qu'il s'agit, de toute façon, de quelque chose qui, dans cet ordre de l'incommensurable, se spécifie d'une accentuation en même temps que d'une paraté de la relation toute spéciale.

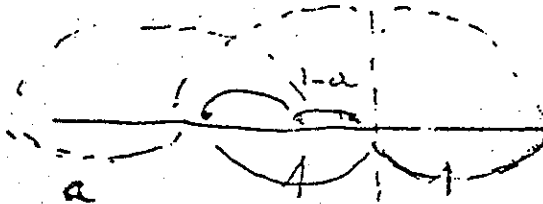
A mon grand regret - car je pense que tous les boyaux de l'occultisme vont frôler à cette occasion - je suis bien obligé, par honnêteté, de vous dire que ce rapport petit  $a$  est ce qu'on appelle " le nombre d'or ". À la suite de quoi, bien sûr, vont vibrer, dans les tréfonds de votre acquis culturel, quant à l'esthétique notamment, l'évocation de tout ce que vous voudrez : des cathédrales, d'Albrecht DÜRER, du creu-



$1 + a = \frac{1}{a}$  ( que le Dr LACAN souligne également en rouge )

$$\underline{1 + a = \frac{1}{a}}$$

combien il peut être déduit aisément que  $2 + a_k$  ~~qui~~ représente ceci(a) ( référence à la fig. 1 ) ... Ce qui se passe quand, au lieu d'involuer sur lui-même les rabattements des segments, on les géblique au contraire vers l'extérieur. C'est, savoir, que le  $\frac{1}{2+a}$  - savoir ce qui correspondait tout à l'heure à  $\frac{1}{2+a}$  - notre segment ~~est~~ externe dans le rapport anharmonique - ~~est~~ est égal à 1 :



... étant obtenu par le développement extérieur du 1 que représente la plus grande longueur.

Le  $\frac{1}{2+a}$  a la même valeur que cette valeur initiale d'où nous sommes partis, c'est-à-dire  $\frac{1}{1+a}$

$$\left( \frac{1}{2+a} = a = \frac{1}{1+a} \right)$$

Telles sont les propriétés de la seule et royenne raison en tant qu'elles vont nous permettre de comprendre

quelque chose à ce dont il s'agit, dans la satisfaction génitale.

Je vous l'ai dit : petit a est l'un des termes quelconques de cette relation génitale. Je dis l'un des termes, quelconques, quel que soit son sexe. La fille comme le garçon, dans le rapport sexuel - l'expérience de la relation subjective, en tant que l'analyse la définit comme oedipienne - la fille comme le garçon y entrent d'abord comme enfant, puis, en dit comme d'adulte et déjà représentant le produit. Et je ne donne pas ce terme au hasard. Nous aurons à le reprendre par la suite, en tant qu'il permet de situer, comme différent de ce qu'on appelle la création, ce qui, de nos jours, circule, comme vous le savez, partout et même à tort et à travers, sous le nom de production.

C'est bien le problème le plus imminent, le plus actuel qui soit proposé à la pensée, que ce rapport, qui doit être défini, du sujet comme tel à ce qu'il en est de la production ; quoi que ce soit, je dis : dans une dialectique du sujet qui puisse être avancée, et l'on ne voit pas comment le sujet lui-même peut être pris comme production, tout ceci est pour nous sans valeur. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit si aisé d'assurer, à partir de cette racine, ce qu'il en est de la production.

C'est si peu facile à assurer que s'il y a quelque chose dont assurément un esprit non prévenu pourrait bien s'étonner, c'est le remarquable silence, le silence des Comptes, où se tient la psychanalyse concernant cette délicate question, qui n'est pourtant... enfin, je dois dire qui " court " un tant soit peu dans notre vie journalistique, politique, domestique, journalière et tout ce que vous voudrez, et même mercantile..., qui s'appelle le " birth control ". On n'a encore jamais vu un analyste dire ce qu'il en pensait ; C'est tout de même curieux, dans

une théorie qui prétend avoir quelque chose à dire sur la satisfaction sexuelle.

Il doit aussi, il doit bien avoir quelque chose de ce côté-là qui a le plus étroitement affaire - je dois dire de façon pas commode - avec ce qu'on peut appeler la religion du Verbe. Puisque, assurément, après des espoirs très étonnants concernant la libération de la loi qui correspond à la génération paulinienne dans l'Eglise, il semble que dans la suite beaucoup d'annonciations dogmatiques se soient infléchies. Au nom de quoi ? Mais de la production, de la production d'âmes ! Ce qui, au nom de la production des âmes, s'est annoncé comme très proche passage de l'humanité à la bêtitude, a subi, me semble-t-il, un certain ataraxisme.

Mais il ne faut pas croire que le problème se limite à la sphère religieuse. Une autre annonce ayant été apportée, de la libération de l'homme, il semble que la production prolétaire ait joué quelque rôle dans les formes précises où se sont trouvées, que se sont trouvé prendre les sociétés socialistes à partir d'une certaine idée de l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme. Du côté de cette production-là, il ne semble pas qu'on soit arrivé à une mesure beaucoup plus claire, et quant à ce qu'on produit; de même que le champ chrétien, au nom de la production d'âmes, a continué de laisser paraître au grand jour des âmes dont le moins qu'on puisse dire est que la qualité animale est bien mêlée, de même, au nom de la production des prolétaires - et ça ne me semble pas qu'il vienne au jour autre chose que ce quelque - : ce quelque chose de respectable, certes, mais qui a ses limites et qu'on pourrait appeler la " production de cadres ".

Donc, cette question de la production et du statut du sujet en tant que produit : nous le voilà présentifié au niveau de quelque chose qui est bien la première présentification de l'Autre, en tant que c'est la mère.

On sait la valeur de fonction unifiante de cette présence de la mère. On le sait tellement bien que toute la théorie ( et la pratique ) analytique y a littéralement basculé et a complètement succombé à sa valeur fascinante : le principe et l'origine, et, ceci allant ( vous avez pu l'entendre pour l'avoir ici vu soutenir dans un débat qui a terminé notre année dernière ), toute la situation analytique a été conçue comme produisant idéalement, je veux dire comme se fondant sur l'idéal de cette fusion unitive, ou de cette unification fondante ( comme vous voudrez !... pires étouffés ), qui est censée avoir uni, pendant neuf mois - je l'ai rappelé la dernière fois - l'enfant et la mère.

Ici, UNE VOIX FEMMINE s'exclame, faisant allusion au micro.- On entend mal, très mal !

Dr LACAN.- Je suis désolé que ceci marche très mal, mais je vous remercie beaucoup de le dire. Je vais essayer de parler plus fort. (Merci... )

LA MEME VOIX.- Micro !...

Dr LACAN.- Ça ne marche pas du tout, aujourd'hui.

( Le Dr LACAN reprend , après cette interruption: )... qui unit donc l'enfant et la mère. C'est précisément de ne pas faire cette union de l'enfant et de la mère ( de quelque façon que nous la qualifions, - que nous en fassions ou non la fonction du narcissisme primaire, ou simplement le lieu de la frustration et de la gratification, - c'est précisément de ceci qu'il s'agit, C'est-à-dire non pas de répudier de ce



registre, mais de le remettre à sa juste place) que vont ici nos efforts théoriques. C'est en tant qu'il est quelque part, et je dis au niveau de la confrontation sexuelle. Cette première affirmation, de l'unité du couple, comme constituée par ce que l'annonce religieuse a formulé comme " l'une seule chair "... Quelle dérision ! Qui peut affirmer en quoi que ce soit que, dans l'étroite dite génitale, l'homme et la femme fassent une seule chair ? Si ce n'est que l'annonce religieuse, ici, recourt à ce qui est mis, par l'investigation analytique, à ce qui, dans la conjonction sexuelle, est représenté par le pôle maternel. Je le répète : ce pôle maternel - pourtant, le rythme cadencé semblait se confondre, donner parent et simplement le partenaire du petit mâle - n'a en réalité rien à faire avec l'opposition mâle-femelle. Car aussi bien la fille que le garçon a affaire à ce lieu maternel de l'unité, comme lui représentant ce à quoi il est confronté au moment de l'abord de ce qu'il en est de la conjonction sexuelle. Pour le garçon comme pour la fille : ce qu'il est, comme produit, comme petit " d ", a à se confronter avec l'unité instaurée par l'idée de la l'union de l'enfant à la mère, et c'est en cette confrontation que surgit K -  $\varphi$ , qui va nous apporter cet élément tiers, en tant qu'il fonctionne également comme signe d'un manque, ou, si vous voulez encore, pour employer le terme humoristique, de la petite différence ( de la petite différence ) qui vient jouer le rôle capital dans ce qu'il en est de la conjonction sexuelle en tant qu'elle intéresse le sujet.

Bien sûr, l'humour, ou le sens commun - comme vous voudrez, fait de cette petite différence le fait que, comme on dit, " les uns en ont " une ", et les autres pas ".

Il ne s'agit nullement de ceci, en fait. Car le fait de " ne pas l'avoir " joue pour la femme, comme vous le savez, un rôle aussi essentiel, un rôle aussi médiateur et constitutif, dans l'amour, que pour l'homme. Bien plus, comme FRENCH l'a souligné, il semble que son

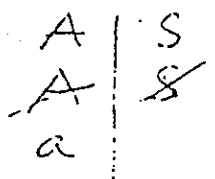
comme effectif lui confère là quelque avantage. Et c'est ce que je vais essayer de vous articuler maintenant.

En effet - en effet ! -, que voyons-nous, si ce n'est que, comme nous l'avons dit tout à l'heure, l'extrême raison du rapport, autrement dit ce qui le reproduit à son extérieur, va ici nous servir sous la forme du 1, qui donne - qui reproduit - la juste proportion, celle d'ici par petit a à l'extérieur du rapport ainsi d'ici comme le rapport sexuel.

Pour que l'un des partenaires se pose vis-à-vis de l'autre comme un 1, à égalité ( ou d'autres termes : pour que s'institue la dyade du couple), nous avons ici, dans ce rapport ainsi inscrit, dans la mesure de la co-cune et extrême raison, le support, à savoir ce second 1 qui est inscrit à droite ( référence à la fig. 1 ), et qui revient à l'ensemble, à condition qu'il soit maintenu de ce tiers du petit a, la proportion.

C'est là, bien sûr, que réside ceci : que nous pouvons dire que, dans la relation sexuelle et pour autant que le sujet arrive à se faire l'égal de l'Autre, ou à introduire dans l'Autre lui-même la répétition ( la répétition du 1 ) ; ~~ou~~ il se trouve, en fait, reproduire/ le rapport initial, celui qui maintient toujours instant cet élément tiers, q.i, ici, est formulé par le petit a lui-même ( référence aux mêmes tracés de la fig. 1 ).

Autrement dit, nous retrouvons ici le même proces sub est celui que j'avais inscrit, ~~autrefois~~ autrefois, sous la forme d'une barre de division, comme faisant partie du rapport du sujet au A. Et tant que, sous le cot, une division se produit ( le A est donné ); que, par rapport à ce A, c'est un S qui vient se substituer, et que le reste r est donné par un petit a qui en est l'élément irréductible :



( fig. 4 )

Qu'est-ce à dire ? C'est que nous commençons de concevoir comment il peut se trouver qu'un organe aussi local, si je puis dire, et en apparence purement fonctionnel, comme le pénis, puisse ici venir jouer un rôle où nous pouvons entrevoir ce qu'il en est de la véritable nature de la satisfaction dans la relation sexuelle.

Quelque chose, en effet, quelque part, dans la relation sexuelle, peut symboliser - si l'on peut dire - l'élimination de ce reste. C'est en tant qu'organo-siège de la détumescence que, quelque part, le sujet peut avoir l'illusion, assurément trompeuse, mais pour être trompeuse elle n'est pas moins satisfaisante, qu'il n'y a pas de reste, ou, tout au moins, qu'il n'y a qu'un reste parfaitement évanescent.

Ceci, à la vérité, serait simplement de l'ordre du comique, et certes y appartient, puisque c'est là, en même temps, ce qui donne sa limite à ce qu'on peut appeler la jouissance, en tant que la jouissance serait au centre de ce qu'il en est de la satisfaction sexuelle.

Tout le schéma qui supporte, phantatiquement, l'idée de la décharge, dans ce qu'il en est des tensions pulsionnelles, est en réalité supporté par ce schéma où l'on voit, sur la base de la fonction de la détumescence, s'imposer cette limite à la jouissance. Assurément, c'est bien là la face la plus décevante qu'on puisse supposer à une satisfaction, si, en effet, ce dont il s'agissait était purement et simplement de la jouissance. Mais chacun sait qu'il y a quelque chose qui est présent dans la relation sexuelle: c'est l'idéal de la jouissance de l'Autre. Et, aussi bien, ce qui en constitue l'originalité subjective.

C'est il est un fait : c'est qu'on nous limiter aux fonctions organiques, rien n'est plus précise que est en équilibre des jouissances. S'il y a bien quelque chose

que nous révèle l'expérience, c'est l'hétérogénéité radicale de la jouissance mâle et de la jouissance femelle.

C'est bien pour cela qu'il y a tellement de bonnes femmes occupées plus ou moins scrupuleusement à vérifier la stricte simultanéité de leur jouissance avec celle du partenaire. A combien de ratages, de leurre et de trahisseries, ceci prouve ! Ce n'est assurément pas aujourd'hui que j'irai, ici, en étaler l'éventail.

Mais c'est qu'aussi bien il s'agit de tout autre chose que de ce petit exercice d'aérobic érotique.

Si quelque chose ( on le sait assez, on sait aussi quelle place ceci a tenu dans un certain verbiage psychanalytique ), si quelque chose vient se fonder autour de la jouissance de l'Autre, - c'est pour autant que la structure que nous avons aujourd'hui ébauchée fait surgir le fantôme du don.

C'est parce qu'elle n'a pas le phallus que le don de la femme prend une valeur privilégiée quant à l'être, et qui s'appelle l'amour, qui est, comme je l'ai défini, " le don de ce qu'on n'a pas ".

Dans la relation amoureuse, la femme trouve une jouissance qui est, si l'on peut dire, de l'ordre précisément " *causa sui* ", pour autant qu'en effet ce qu'elle donne, sous la forme de ce qu'elle n'a pas, est aussi la cause de son désir. Elle devient ce qu'elle crée de façon purement imaginaire, et justement ceci, si la fait objet, pour autant que dans la mirage érotique elle peut être le phallus, l'être à la fois et ne pas l'être. Ce qu'elle donne de ce que l'ivoir devient, je viens de vous le dire, le cause de son désir. Seul, peut-on dire, à cause de cela, la femme donne de façon satisfaisante le conjonctif génital.

290

taille. Mais, bien sûr, dans la mesure où, d'avoir fourni l'objet qu'elle n'a pas, elle n'y disparaît, dans cet objet. Je veux dire que cet objet ne disparaît, la laisse à la satisfaction de sa jouissance essentielle, que par le truchement de la castration masculine. De sorte qu'en somme elle n'y perd rien. Puisqu'elle n'y est que ce qu'elle n'a pas, et que, littéralement, elle le crée. ( quelques rires féminins, étouffés ) Et c'est bien pour cela que c'est toujours par identification à la femme que la sublimation produit l'apparence d'une création. C'est toujours sous le mode d'une genèse, obscure certes, avant que je ne vous en expose ici les liaisons, mais très strictement liée au don de l'amour féminin en tant qu'il crée cet objet évanouissant, - et, en plus, en tant qu'il lui manque, - qu'est le phallus tout puissant; c'est en ceci qu'il peut y avoir quelque part, dans certaines activités humaines - qu'il nous restera à examiner, selon qu'elles sont cirage ou non - ce qu'on appelle " création " ou " poésie ", par exemple.

Le phallus est donc bien, si vous le voulez, par un côté, le penis, mais c'est en tant que c'est sa carence par rapport à la jouissance qui fait la définition de la satisfaction subjective à laquelle se trouve renvoyée la reproduction de la vie.

En fait, dans l'accouplement, le sujet ne peut réelle- ment posséder le corps qu'il désire. Il ne sait pas les limites de la jouissance possible, je veux dire de celle qu'il pourrait avoir du corps de l'Autre, comme tel. Car les limites sont incertaines. Et c'est tout ce qui constitue cet au-delà que définissent scopophilie et sadisme.

Que la défiance phallique prend sa valeur toujours renouvelée d'évanouissement de l'Autre du sujet, voilà qui est l'essentiel de l'expérience masculine, et ce qui

fait comparer cette jouissance à ce qu'on appelle "le retour de la petite mort".

Cette fonction, évanouissante elle, beaucoup plus directe, directement éprouvée dans la jouissance masculine, est ce qui donne au mâle le privilège d'où est sortie l'illusion de la pure subjectivité.

S'il est un instant, un quelque part où l'homme peut perdre de vue la présence de l'objet tiers, c'est précisément dans ce moment évanouissant où il perd, parce qu'il se défait, ce qui n'est pas seulement son instrument, mais, pour lui comme pour la femme, l'élément tiers de la relation du couple.

C'est à partir de là que se sont édifiées, avant même l'avènement de ce que nous appelons ici le statut de la pure subjectivité, toutes les illusions de la connaissance.

L'imagination du sujet, de la connaissance, qu'il soit avant ou après l'ère scientifique, est une forge de mâles, et de mâles en tant qu'ils participent de l'impuissance, qui nient le "moins quelque chose" autre de quoi se fait l'effet de causation du désir, qui prend ce moins pour un zéro. Nous l'avons déjà dit : prendre le moins pour un zéro, c'est le propre du sujet. Et le non "propre" est ici fait pour marquer la trace.

Le rejet de la castration marque le désir de la pensée, je veux dire l'entrée de la pensée du "je", c'est-à-dire tel, dans le réel, qui est proprement ce qui constitue, dans notre premier quadrangle, le statut du "je ne pense pas" en tant que, seule, le soutient

294

22

la syntaxe.

Voilà ce qu'il en est, pour la structure de ce que  
permet d'édifier ce que FRENCH nous désigne autour  
de la satisfaction sexuelle dans son rapport avec  
le statut d. sujet.

Nous en resterons là pour aujourd'hui, désignant  
pour la prochaine fois ce que nous avons à avancer main-  
tenant sur la fonction de " facting out ".

---

